

MARQUER ET PRATIQUER LES LISIÈRES URBAINES LES PORTES DE VILLE À L'ÉPOQUE MODERNE

Brigitte Marin

Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMME

Abstract: Based on the *Portes et périphéries* articles published in «Città e Storia» (2016/2), this work examines city gates in the early modern period in their architectural dimension, as monuments, and in their material, social and symbolic functions. The latter involve setting specific communities and their activities, organising circulations and controlling exchanges, and defining internal and external territorialities. The *Portes et périphéries* articles explore how, beyond their significance as monuments, citizens and travellers make these gates their own. It opens new paths of enquiry by crossing basic elements of urban modelling as defined over the centuries, with the significance these gates have been given by different communities according to their uses, their management, their rearranging, and how they have been integrated into various narrative and visual contexts.

Keywords: City Gates; Monumentality; Mobility; Neighbourhoods; Memory.

Organisée dans le cadre du projet *Settling in motion. Mobility and the making of the urban space in the early modern cities*, coordonné par Eleonora Canepari et soutenu par la Fondation A*Midex, Initiative d'Excellence d'Aix-Marseille Université, la journée d'études intitulée « Portes et faubourgs dans les villes modernes. Lieux, espaces, pratiques sociales »¹, dont les contributions ont été publiées dans « Città e Storia » (dossier *Portes et périphéries*, 2016, XI, 2), invitait à une analyse des seuils et des bordures de la cité à partir de leur dimension sociale, en mettant l'accent sur les expériences des habitants et sur leurs mobilités, en relation avec les fonctions de passage et d'accès à la ville de ces lieux, qui articulent l'intérieur et l'extérieur de la cité, les territoires intra-muros et les marges urbaines ou, encore au-delà, leurs arrière-pays.

Les articles de ce dossier suggèrent, à la lumière des études sur les ceintures et les périphéries urbaines, quelques observations et points de discussion qui,

¹ Journée d'études organisée par E. Canepari et N. Vidoni, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme, Aix-en-Provence, 25 novembre 2015, avec le soutien du Laboratoire International Associé « MediterraPolis – Espaces urbains, mobilités, citadinités. Europe méridionale-Méditerranée. XV^e-XXI^e siècle ». Ce travail a bénéficié d'une aide du gouvernement français, gérée par l'Agence Nationale de la Recherche au titre du projet Investissement d'Avenir A*MIDEX portant la référence n° ANR-11-IDEX-0001-02.

dans les pages qui suivent, regarderont essentiellement les portes et leurs usages sociaux, saisis dans leurs effets sur les structures et l'organisation matérielles des villes comme sur la perception des espaces urbains par les contemporains.

1. Comme le mentionne le *Dictionnaire universel* de Furetière, "porte", ce « passage ou vuide pratiqué exprès dans un mur pour donner entrée dans le bâtiment » s'est dit « premièrement des villes »², avant de prendre l'acception générique qu'on lui connaît : c'est donc « par excellence un mot de la ville »³. Cette construction singulière, parfois monumentale, inséparable de la muraille qui défend la ville et la définit tout à la fois⁴, a en premier lieu été étudiée du point de vue de son architecture et des techniques de fortification, dans une perspective d'histoire militaire et d'histoire de l'urbanisme. La porte impose en effet sa silhouette dans le paysage ; elle signale la cité, dans l'Europe occidentale moderne, à ceux qui s'en approchent, et s'expose au regard de ceux qui arrivent comme un seuil à franchir pour pénétrer dans le tissu urbain. Elle manifeste la présence physique de la ville sur le territoire, son ordre matériel comme sa dimension symbolique, à savoir l'idéal urbain d'une communauté unie, réglée et harmonieuse⁵. Composante cardinale de "la certitude du paysage"⁶ urbain, la porte, par ses caractères architectoniques et ses ornements, délivre un message sur la ville, donne à entendre sa grandeur, sa gloire ou la majesté de ses pouvoirs. Dans son analyse iconographique de la Porta Romana de Milan, érigée au XI^e siècle et détruite, avec les fortifications adjacentes de la Rocchetta, à la fin du XVIII^e

² A. Furetière, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots français, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, Paris, 1690, "porte".

³ Notice "porte" de C. Lamarre, in Ch. Topalov, L. Coudroy de Lille, J.-Ch. Depaule et B. Marin (dir.), *L'aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues, les sociétés*, Paris, 2010, pp. 972-976 : 972.

⁴ Le critère de la "clôture commune" est une composante essentielle de la définition de la ville sous l'Ancien Régime, souvent rappelé dans les définitions des dictionnaires de l'époque. Cf. C. Lamarre, "ville", in Ch. Topalov, L. Coudroy de Lille, J.-Ch. Depaule et B. Marin (dir.), *L'aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues, les sociétés*, cit., pp. 1315-1320.

⁵ Ainsi, dans l'"Allégorie du Bon Gouvernement" (1338-1340), fresque du palais communal de Sienne d'Ambrogio Lorenzetti, « la muraille et la porte séparent radicalement deux espaces, l'intérieur de la cité et le *contado* soumis à sa loi [...]. La porte de la cité est le lieu où s'articulent les deux versants, intérieur et extérieur, de l'espace politique et de l'empire de la justice, garantis par les figures allégoriques du Bon Gouvernement face à la Tyrannie », J.-Cl. Schmitt, *Le seuil et la porte. À propos de la Porta Romana de Milan*, in P. Boucheron, J.-Ph. Genet (dir.), *Marquer la ville. Signes, traces, empreintes du pouvoir (XIII^e-XVI^e siècle)*, Paris-Roma, 2013, pp. 167-168.

⁶ J'emprunte l'expression à M. Roncayolo, *La ville et ses territoires*, Paris, 1990, p. 37 : « La ville classique d'Europe occidentale, enfermée dans ses murs, bien définie par rapport au plat pays, offre la certitude du paysage ». Voir aussi C. De Seta, *Le mura simbolo della città*, in C. De Seta, J. Le Goff (a cura di), *La città e le mura*, Roma-Bari, 1989, pp. 11-12.



Fig. 1 - Hartmann Schedel, *Roma, Liber chronicarum*, Nuremberg, 1493.

siècle, Jean-Claude Schmitt a mis en évidence des « homologues formelles entre la porte de la ville et le porche de l'église » qui montrent « la circulation de modèles idéologiques entre l'*ecclesia*, pensée traditionnellement comme le 'seuil' ou la 'porte' de la cité céleste, et la communauté urbaine, jalouse de son indépendance et trouvant dans le décor de ses portes fortifiées le 'vecteur' des valeurs attachées à la liberté urbaine »⁷. Expression d'une conception protectrice, unificatrice et ordonnée du corps urbain, la porte matérialise, par ses lignes architecturales, ses sculptures et ses inscriptions, le prestige singulier et l'histoire glorieuse de la cité. Comme le résume Vincenzo Ruffo, auteur d'un programme d'embellissements de la ville de Naples à la fin du XVIII^e siècle, la porte doit montrer « la magnificenza, e grandiosità della città che si va ad abitare »⁸. Aussi les portes ont-elles été abondamment décrites et représentées dans les récits de voyage, les guides, les descriptions, les gravures, etc. pendant les siècles des temps modernes. Comme l'a remarqué Claudio Canonici, « a partire della *Roma instaurata* [Flavio Biondo da Forlì, 1444-1446], la descrizione del sistema delle porte di Roma [...] diventa un elemento centrale della rappresentazione della città e della sua immagine »⁹. On peut observer, par exemple, la place qu'occupent les portes, situées au premier plan, dans la vue de Rome d'Hartmann Schedel en 1493 (fig. 1).

⁷ J.-Cl. Schmitt, *Le seuil et la porte...*, cit., p. 174.

⁸ V. Ruffo, *Saggio sull'abbellimento di cui è capace la città di Napoli*, Napoli, 1789, p. 24.

⁹ C. Canonici, *Per una storia culturale, istituzionale e sociale di un 'non-luogo'. Le porte di Roma e l'immagine della città*, in M. Boiteux, M. Caffiero, B. Marin (a cura di), *I luoghi della città. Roma moderna e contemporanea*, Roma, 2010, pp. 119-151 : 127. Voir aussi « Roma moderna e contemporanea », XXII, 2014, 1, dossier *Entrare in città. Le porte di Roma*, G. Bonaccorso, C. Conforti (a cura di).

Nombreux sont les éléments matériels qui signalent les multiples fonctions des portes. En premier lieu, celles-ci marquent les limites de la ville et, par l'ouverture percée dans l'enceinte, l'espace d'un franchissement possible et contrôlable. Chaînes, grilles, postes de garde, clefs, indiquent cette fonction de gestion des flux d'entrée et de sortie, outillée par la porte, comme la protection qu'elle offre aux habitants en se refermant devant les troubles, les assauts ou les menaces de contagions. Par ailleurs, l'aspect visuel des portes, les éléments décoratifs, véhiculent un message, celui des pouvoirs urbains. Pour l'architecte Francesco Milizia, « le porte pubbliche destinate alla custodia ed alla sicurezza delle città debbono, come le porte degli edifizii privati, spiegare diverso carattere secondo l'indole della città, o secondo i siti particolari dove sono collocate ». Aussi, recommande-t-il, pour les places d'armes et les citadelles, d'en rehausser la solidité et l'aspect militaire, tandis qu'aux places marchandes, sera plus appropriée « un indole di modestia conveniente alla natura del commercio »¹⁰. Dans les faits, ce rôle d'expression générique d'une identité citadine n'est pas uniformément confié à toutes les portes d'une enceinte urbaine, loin s'en faut. Leur conformation est plutôt le produit de circonstances localisées, de contextes sociaux et spatiaux particuliers, qui en déclinent mille singularités. À Naples, les portes de l'enceinte littorale, mesquines, privées de décoration, chargées de médiocres constructions entassées, dénotent la vocation commerciale et productive de cette zone maritime. A contrario, Porta Capuana ou Porta Reale ont une fonction affirmée de représentation qui se manifeste dans leur architecture et leurs éléments décoratifs. Porta Capuana donne en effet accès à une des principales rues de la ville, le *decumanus* majeur (via dei Tribunali) qui traverse la cité d'est en ouest. Aussi fut-elle reconstruite sous les Aragonais, au moment de l'édification de la nouvelle enceinte à partir de 1484, sous la forme d'un arc revêtu de marbre blanc de Carrare, entre deux imposantes tours cylindriques, *Onore* et *Virtù*, par l'architecte Giuliano da Maiano (fig. 2). C'est par cette porte que les troupes de Charles VIII pénétrèrent dans la ville en 1495, que Charles Quint fit son entrée triomphale en 1535 – Porta Capuana s'orne alors du blason de l'empereur en mémoire de cet événement –, ou encore que Charles de Bourbon prit possession de la ville le 10 mai 1734. Porta Reale, également appelée Porta dello Spirito Santo, décorée de blasons et d'inscriptions, magnifiait la nouvelle entrée septentrionale de la ville, à l'extrémité de la nouvelle rue ouverte en 1536 par le vice-roi Pedro de Toledo (fig. 3). L'aspect des portes illustre donc leur caractère polyfonctionnel et ses gradients ; elles sont plus ou moins tournées vers telle ou telle autre fonction (militaire, fiscale, monumentale, etc.) en lien avec leur localisation et leurs rapports avec d'autres éléments du tissu urbain (rue, place, marché, forteresse, édifices publics, etc.), situés à proximité.

¹⁰ F. Milizia, *Principj di architettura civile* [1785], éd. par G. Atolini, Milano, 1847, p. 298.



Fig. 2 - Porta Capuana, Naples, photographie de Brigitte Marin (CC BY-NC-ND).



Fig. 3 - Détail de la vue d'Alessandro Baratta, *Fidelissimae urbis Neapolitanae cum omnibus viis accurata et nova delineatio*, 1670 (Bibliothèque nationale de France), avec l'emplacement de la Porta Reale à l'extrémité de la via Toledo.



Fig. 4 - Porta San Gennaro, Naples, photographie de Brigitte Marin (CC BY-NC-ND) (fresque de Mattia Preti avec San Gennaro, Santa Rosalia et San Francesco Saverio).

Enfin, les portes, dans leur dimension monumentale, répondent souvent davantage aux exigences symboliques de l'État et de l'Église qu'à des fonctions concrètes, nécessaires à la vie quotidienne des habitants ; elles deviennent alors des lieux centraux dans le déroulement des rituels urbains politico-religieux. Elles peuvent être les supports d'une sacralisation de l'espace, comme après la peste de 1656, lorsque la ville de Naples commande au peintre Mattia Preti une série d'images de la Vierge et des saints protecteurs de la cité, placées au-dessus des portes de la ville, comme on peut le voir aujourd'hui encore Porta San Gennaro (fig. 4). Plus souvent, cette symbolique de l'ordre de la ville, ainsi manifeste à ceux qui y arrivent ou veulent s'y installer, exalte la grandeur des pouvoirs souverains. La Porta d'Alcalà, réalisée à Madrid entre 1769 et 1778 par Francesco Sabatini, à la gloire de Charles III, pour commémorer le début de son règne et son installation dans cette capitale en 1759, reprend le modèle des arcs de triomphe romains (fig. 5).



Fig. 5 - *Vue de la porte d'Alcalá, une des principales de Madrid*, gravure d'Esteban Boix, dessin de José Gómez de Navia, fin du XVIII^e siècle (CC BY-NC 2.5 ES).

2. À distance d'une approche classique centrée sur la construction, la monumentalité et la décoration, la rencontre proposait de porter l'attention sur les usages qui mettent en évidence les diverses fonctions des portes et leurs significations comme lieux de passage, de médiation, pour ceux qui entrent dans la ville comme pour ceux qui en sortent. Deux éléments doivent être alors croisés pour prendre la mesure du rôle des portes dans la ville : la mobilité des hommes et des biens qui "passent" par les portes, celles-ci étant autant d'instruments de contrôle des flux pour des raisons fiscales, sanitaires ou de sécurité ; et les activités, avec leurs empreintes matérielles, qui au contraire s'implantent, temporairement ou durablement, sur ces carrefours d'échanges et de circulation. Cette double caractérisation, entre mouvement et fixation, renforce la complexité des pratiques sociales qui, aux portes de la ville, s'imbriquent les unes avec les autres, et qui mettent en contact des acteurs nombreux et divers. Ce déplacement du regard conduit à mieux saisir, à travers les usages, les perméabilités entre l'intérieur de la

cité et les territoires environnants, alors que l'approche par la matérialité, dans la continuité avec l'enceinte, marque davantage la limite qui distingue deux aires, celle de la protection et du privilège citadins, à l'intérieur, et celle du risque et de l'insécurité à l'extérieur.

Autour de ce lieu qu'est la porte circulent et se fixent des individus qui, par leurs façons d'habiter l'espace, de travailler et de vivre la ville, transforment cet espace-seuil. Restituer des comportements et des pratiques autour des portes permet de mettre en lumière la production quotidienne de l'espace par la diversité des usages, individuels et collectifs. Cet élément du bâti est alors moins identifié comme un point de rupture et de séparation dans la morphologie urbaine, que comme un micro-territoire de contacts, un pôle agrégateur d'activités, celles des habitants comme de ceux qui se rendent temporairement en ville. L'intensité des passages et des fréquentations, les mobilités quotidiennes, font du reste de ces portes des points d'information essentiels, puisque ce sont des lieux privilégiés pour les publications officielles, leurs cris et leurs affichages¹¹.

Point de transit, la porte est le lieu, pour ceux qui entrent et sortent de la ville, où se vivent des expériences singulières de la viscosité de l'espace et des contraintes que celui-ci fait peser sur les corps et leurs déplacements. Les modalités d'accès ont moins à voir avec l'architecture, encore que les dispositifs visuels et matériels agissent sur les corps et les contraignent, qu'avec des usages et des conjonctures. Quotidiens, saisonniers ou d'exception lors des moments d'alerte, les rythmes d'ouverture et de fermeture gouvernent la vie citadine. La porte exige des tactiques et des ruses lorsqu'il faut tromper les gardes postés à cet endroit¹². Par temps de conflit, elle peut devenir seuil de vie. Une fable d'Al-Fârâbî, philosophe du X^e siècle, illustre le pouvoir contraignant de la porte sur les corps, et les stratagèmes imaginés pour en détourner les menaces. Elle met en scène un ascète persécuté par un sultan tyrannique qui interdit qu'il ne sorte de la cité pour se réfugier ailleurs. Aussi est-ce à la porte que se joue sa vie lorsque, déguisé en noceur pris de boisson, il répond au garde qui lui demande qui il est, sur le ton

¹¹ L. Cuvelier a mis en évidence l'« importance des portes dans la géographie de l'information parisienne » (p. 325), tant pour l'affichage officiel que pour la communication d'annonces de spectacles ou d'autres faits particuliers, usages qui donnent forme, en ces lieux, à de nouvelles pratiques citadines autant que policières : *Des espaces périphériques au cœur de la diffusion de l'information. Portes parisiennes et affichage au XVIII^e siècle*, « Città e Storia », XI, 2016, 2, pp. 323-337.

¹² A. Montenach a mis en évidence, sur le cas de Lyon, la place des portes dans la topographie de la fraude et le rôle des femmes dans ces passages liés à des formes illégales de commerce. Cf. *Il entre plus que jamais dans cette ville des marchandises de contrebande*. *Portes et périphéries dans l'économie clandestine aux XVII^e et XVIII^e siècles : l'exemple de Lyon*, « Città e Storia », XI, 2016, 2, pp. 233-246.

de la boutade, qu'il est l'ascète recherché : « le garde supposa donc qu'il se moquait, ne s'opposa pas à son passage, et il trouva le salut sans avoir rien dit de faux »¹³. Dans son *Journal de voyage en Italie* (1580-1581), Montaigne témoigne, à Ferrare par exemple, du contrôle des papiers d'identification et des billets de santé, par lequel les cités cherchent à se préserver de la peste, préalable à l'entrée dans la ville : « Là, pour leur foi et bollette, on nous arrêta longtemps à la porte, et ainsi à tous »¹⁴. À Lucques, « les étrangers n'y entrent que par une porte où il y a une grosse garde »¹⁵. À Augsbourg, il décrit en détail une double porte avec pont-levis, dont l'ouverture et la fermeture sont actionnées par d'ingénieux mécanismes, « une des plus artificielles choses qui se puisse voir », à telle enseigne que « la reine d'Angleterre a envoyé un ambassadeur exprès pour prier la seigneurie de découvrir l'usage de ces engins ». Par cette porte, où les gardes exigent un droit de franchissement,

on reçoit à toutes heures de la nuit quiconque y veut entrer soit à pied, soit à cheval, pourvu qu'il dise son nom, et à qui il a son adresse dans la ville, ou le nom de l'hôtellerie qu'il cherche. Deux hommes fidèles, gagés de la ville, président à cette entrée. [...] La porte qui répond au-dehors, est une porte revêtue de fer : à côté, il y a une pièce de fer qui tient à une chaîne, laquelle pièce de fer l'on tire [...] celui qui est entré se trouve dans un pont [...] Quand ce pont est passé, on se trouve dans une petite place où on parle à ce premier portier, et dit-on son nom et son adresse [...]»¹⁶.

Une petite barrière de fer est alors d'abord ouverte, donnant accès au pont-levis, après lequel une nouvelle porte s'ouvre sur une salle où l'étranger paie la somme due pour son passage, avant de pénétrer enfin dans la ville par une dernière «grosse porte» qui se clôt derrière lui. Au temps de la Ligue, les portes de Paris sont incessamment surveillées par les gardes. Là sont vérifiées les identités des personnes qui entrent et sortent – les passeports se généralisent en cette période de conflit –, comme en témoignent de nombreuses arrestations¹⁷. La porte est aussi l'instrument des tentatives, vaines le plus souvent, de contrôles migratoires. Ainsi, à Milan, dès le XV^e siècle, « incapace di arginare il flusso dei 'montanari' e 'vallarani' che fuggono le carestie e la miseria, il potere ducale tenta di stabilirli

¹³ Al-Fârâbi, *Le Compendium des Lois de Platon*, cité par A. Benmakhlouf, *L'identité. Une fable philosophique*, Paris, 2011, p. 20.

¹⁴ M. de Montaigne, *Journal de voyage en Italie*, in *Ceuvres complètes*, Paris, 1967, p. 483 (arrivée à Ferrare le 16 novembre 1580).

¹⁵ *Ibidem*, p. 511 (5 mai 1581).

¹⁶ *Ibidem*, pp. 471-472 (octobre 1580).

¹⁷ D. Roussel, *Aux portes de Paris : savoirs sociaux urbains et épreuves de seuils au XVI^e siècle*, « Città e Storia », XI, 2016, 2, pp. 287-304 (en particulier pp. 300-303 sur les modalités d'identification au passage des portes).

alle porte della città »¹⁸. Cette fonction de filtre, cette position médiane entre le dehors et le dedans, la porte étant à la fois ce qui autorise l'accès ou le contact, et ce qui exclut, sépare, tient à distance, est représentée de façon emblématique dans la communauté idéale imaginée par Tommaso Campanella au début du XVII^e siècle. L'espace de la Cité du Soleil est organisé par quatre rues et quatre portes en correspondance avec les points cardinaux. Ses habitants échangent des biens avec des marchands « des diverses parties du monde », mais pour « ne pas laisser corrompre les mœurs par les esclaves et les étrangers », ils cantonnent ce commerce aux lisières urbaines : « c'est pourquoi toute vente et tout achat se fait aux portes de la ville »¹⁹.

Si la porte est un instrument de gestion des flux d'entrée et de sortie, des hommes comme des biens, avec ses dispositifs de contrôle, liés à la sécurité et à la fiscalité, cette interface entre les faubourgs et la ville est aussi un lieu de fixation d'activités qui acquièrent ainsi une visibilité particulière. La place occupée par ces activités, en situation de limite, est alors loin d'être synonyme de marginalité, de relégation ou de subordination. Les pratiques de l'échange s'y manifestent sous des formes intenses et variées, et les étals des marchés y génèrent des espaces où les recoins les plus étroits sont âprement disputés et embarrassent les circulations. Les images pittoresques de Naples au XIX^e siècle montrent les portes congestionnées de présentoirs, de paniers, de charriots exposant à la vente des denrées de toutes sortes ; un spectacle encore quotidien dans cette ville au début du XX^e siècle, comme l'observe Giuseppe Porcaro :

Fino a cinquanta anni fa, si può dire, i larghi ai due ingressi della porta [Capuana], e persino il suo atrio, erano ancora, come facilmente può osservarsi sulle oleografiche cartoline del tempo, letteralmente invasi ed assediati da *puosti* di venditori dei più disparati generi, specie commestibili²⁰ (fig. 6).

Mais les portes ne sont pas seulement des lieux d'agrégation de vendeurs au détail et d'ambulants, cherchant à tirer parti d'un lieu de passage fréquenté. Des équipements centraux de la vie citadine s'y installent aussi durablement, pour des raisons logistiques (transports, chargements et déchargements de biens encombrants), d'accessibilité et de sécurité. Les "fosse del grano", le grand grenier à grain de la ville de Naples est ainsi édifié, à partir du XVI^e siècle, au dos de la muraille, "fuori porta reale". Cette localisation présentait l'avantage d'éloigner

¹⁸ P. Boucheron, *Milano e i suoi sobborghi: identità urbana e pratiche socio-economiche ai confini di uno spazio incerto (1400 ca - 1550 ca)*, « Società e storia », XVII, 2006, 112, p. 243.

¹⁹ T. Campanella, *La Cité du Soleil ou idée d'une république philosophique [1602]*, in *Œuvres choisies de Campanella*, Paris, 1844, p. 201.

²⁰ G. Porcaro, *Le porte di Napoli*, Napoli, 1970, p. 31.



Fig. 6 - Rudolf von Alt, Porta Capuana, 1867, Neue Pinacothek de Munich (CC BY-SA 4.0).

du centre de la ville, densément habité, de grandes masses de céréales, présentant des risques d'explosion, d'incendie, voire, comme on le croyait alors, de "contagion" par leur émission de gaz, de disposer de l'espace nécessaire aux manœuvres des véhicules de transport, tout en assurant aisément leur sécurité aux abords de l'enceinte²¹. Ailleurs, comme en Bourgogne, une salle d'assemblée, un beffroi, voire le siège même de la municipalité, pouvait, au Moyen Âge et ultérieurement, prendre place au-dessus d'une porte urbaine²². La densité des activités qui se concentrent autour des portes de la médina de Tunis se matérialise dans des marchés, polyvalents et spécialisés, des mosquées du côté intérieur et extérieur, des hammams, des fondouks pour abriter les marchands et leurs marchandises. D'autres s'implantent encore aux portes qui donnent accès aux deux faubourgs,

²¹ « È vero che l'annona vol star dentro; ma per questa machina non havemo loco capace dentro la città; oltre c'havendo loco, saria pericoloso di contagione, già che sapete molto bene che la polvere e la puzza del grano è pestifera, e che stando fora non offende l'habitato. Ma avvertirete bene che ad ogni modo il grano è dentro, mentre la fabrica è congiunta con torrioni delle mura, guardata in modo che non può temere ». G.C. Capaccio, *Il Forastiero*, Napoli, 1634, p. 819.

²² C. Lamarre, *Petites villes et fait urbain en France au XVIII^e siècle*, Dijon, 1993, p. 571 sq.

au nord et au sud, et où l'on perçoit les taxes, pour l'accueil des ruraux venant vendre les productions agricoles sur les marchés urbains²³.

Partout, ce sont aussi de multiples espaces, en lien avec la présence de la porte, qui, autour de cette dernière, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, de taille souvent fort réduite, font l'objet d'une dense réglementation des usages. Par exemple, dès 1560, en relation avec la magnificence donnée à la Porta Capuana mentionnée plus haut, le vice-roi don Perafán de Ribera, duc d'Alcalá, interdit les campements de tziganes ("tende de' Zingari") qui s'installaient au début de la route à laquelle la porte donnait accès, en direction de Poggioreale²⁴.

La densité de l'occupation, la présence de tavernes et d'auberges, entraîne une animation et une affluence constantes, où se mêlent diverses sociétés, qui attirent à leur tour les spectacles, les divertissements, ou les mendiants. La présence de ces foules dicte des normes d'arrangement des entrées de ville au XVIII^e siècle, et invite architectes et urbanistes à proposer des élargissements de voies, l'ouverture de places et de promenades :

L'ingresso della Città è destinato all'entrata ed uscita degli abitanti, e de forestieri; per evitare gl'imbarazzi, che porta seco il gran consorso particolarmente nelle città molto popolate, è necessario che tutto vi sia libero e spazioso, che molte strade larghe dritte e convergenti all'ingresso siano con ordine disposte, che tutte terminino in una grande piazza esterna, da cui si passi in altra regolare piazza interna, dalla quale si facciano partire quante più strade si possano per comunicare agli diversi quartieri della città²⁵.

Les constructions territoriales liées aux entrées de ville débordent largement leurs espaces contigus, et en ce sens la porte fait sentir sa présence même à distance de sa localisation topographique. Le rôle des portes est, dans certains cas, essentiel dans l'organisation et la rationalisation administratives de la ville en fournissant une logique à ses découpages internes en quartiers, en fournissant une clef de répartition des juridictions²⁶. Ainsi, Florence est divisée au XI^e siècle en quatre *quartieri* qui prennent le nom des quatre portes principales de la ville : San Piero, del Vescovo, San Pancrazio et Santa Maria. À Bologne, à Pérouse, à Ferrare, les circonscriptions de la ville prennent également le nom des portes qui y donnent accès, ce qui témoigne d'un ordre territorial lié au périmètre défensif et aux fonctions militaires qu'avaient, à l'origine, ces circonscriptions (surveillance

²³ A. Saadaoui, *Les portes de la ville de Tunis à l'époque ottomane, lieux de passage, de transition et de sociabilité*, « Città e Storia », XI, 2016, 2, pp. 305-322.

²⁴ G. Porcaro, *Le porte di Napoli*, cit.

²⁵ V. Ruffo, *Saggio sull'abbellimento di cui è capace la città di Napoli*, cit., p. 23.

²⁶ Plusieurs cas de divisions administratives générées par les portes sont étudiés, par exemple, in J. Heers (dir.), *Fortifications, portes de villes, places publiques dans le monde méditerranéen*, Paris, 1985.

des portes, de l'enceinte, levée des milices). À Milan, après la destruction des remparts par les troupes impériales, en 1162, l'enceinte est reconstruite, munie de six portes. Porta Comacina, Porta Nuova, Porta Orientale, Porta Romana, Porta Ticinese et Porta Vercellina commandent la répartition de l'espace urbain en six unités, et le mot *porta* y prend le sens de quartier :

unité topographique de base de l'administration communale, la *Porta* remplace très précocement, et, semble-t-il, radicalement, la *vicinia* comme référence de localisation, associée à la paroisse. Il semble bien que la Porte ait même été vécue à Milan comme un cadre de solidarité effective, provenant du service de la garde²⁷.

Ce lien étroit entre les portes de la ville et l'expression d'une "citoyenneté" locale, se rencontre dans de nombreuses villes, comme à Paris au XVI^e siècle, où le service de garde repose sur les "bourgeois", sous la responsabilité des quarteniers, à la tête des quartiers de Paris²⁸.

Les portes ordonnent également la géographie suburbaine : les routes sur lesquelles elles s'ouvrent génèrent et guident les implantations des faubourgs. Ainsi, au-delà de son usage comme point de repère, fréquent pour indiquer des localisations dans les villes anciennes encore privées de numérotage des maisons, compte tenu de sa bonne visibilité dans la topographie, la porte joue un rôle essentiel dans l'organisation d'ensemble de l'espace urbain. Elle structure de la sorte, de façon moins immédiatement perceptible, des appartenances territoriales citadines.

3. La porte, comme ouvrage de défense ouvrant un accès contrôlé à la communauté urbaine, perd de son importance à partir du XVIII^e siècle. Sa matérialité devient alors un obstacle à la circulation et au libre développement du commerce. Sa fonction militaire est désormais obsolète et, lieu d'entassement des hommes et des activités urbaines, elle cristallise les critiques au nom de l'embellissement des cités et de leur assainissement. L'intensification des trafics, la multiplication des voitures et des carrosses exigent d'éliminer autant que possible les obstacles générateurs d'embarras urbains. Pour l'architecte Vincenzo Ruffo, auteur d'un projet de réaménagement de Naples afin de l'élever au rang d'une grande capitale européenne :

tante antiche porte inutili, ancora esistenti, come S. Gennaro, Costantinopoli, Sciuscella, Medina, e quattro o cinque altre situate alla strada nuova, sono d'imbarazzo, d'incommodo, e di niun'ornamento alla città ; dovrebbero perciò abbattersi, e demolirsi²⁹.

²⁷ P. Boucheron, *Le pouvoir de bâtir. Urbanisme et politique édilitaire à Milan (XIV-XV siècles)*, Roma, 1998, p. 99.

²⁸ D. Roussel, *Aux portes de Paris : savoirs sociaux urbains et épreuves de seuils au XVI^e siècle*, cit., p. 291.

²⁹ V. Ruffo, *Saggio sull'abbellimento di cui è capace la città di Napoli*, cit. p. 39.

Si ces démolitions sont nombreuses, la porte résiste toutefois, et se maintient comme un haut-lieu de l'urbanité.

D'une part, elle se transforme parfois en arc de triomphe inspiré de l'antique, à la gloire des monarques ou en hommage aux hommes illustres incarnant le génie du lieu. Selon l'architecte Pierre Patte, dans une ville bien construite,

les portes s'annonceraient par de magnifiques arcs-de-triomphe, élevés en l'honneur de ceux qui auraient bien mérité de l'État, ou qui l'auraient glorieusement gouverné. Placés aux entrées d'une ville, ces monuments frapperait les étrangers, et contribueraient à leur donner une grande idée de la Nation, en leur retraçant sa gloire. Après ces arc-de-triomphe, il faudrait que l'on trouvât une place demi-octogone ou demi-circulaire, percée de rues qui aboutiraient de tous côtés, et qui seraient terminées par des objets intéressants, tels que des fontaines, des aiguilles, des statues pédestres ou équestres, et des bâtiments publics³⁰.

À partir des portes monumentales se déploie ainsi un ensemble de voies et de constructions, reliées entre elle sur les plans fonctionnel et visuel. Animé par les mêmes principes, Vincenzo Ruffo recommande de démolir à Naples la Porta Capuana qu'il décrit désormais comme « *meschina ed angusta* », en dépit de son prestige lié à la geste des souverains, pour lui substituer un « *arco Trionfale in forma di Porta, che indicherebbe il principio della Città* »³¹. Aussi construit-on encore des portes au XVIII^e siècle, mais dans un objectif autre que celui des siècles précédents. Elles sont élevées dans une perspective d'embellissement des villes, comme à Madrid, avec la Porte d'Alcalà citée plus haut. Une construction citée en exemple par Francesco Milizia dans son traité d'architecture au chapitre « *Ingresso di una città* » :

Madrid, che deve la sua pulizia e le sue nuove bellezze alla beneficenza del suo re Carlo III, ha acquistata fra le altre la superba porta di Alcalà, architettata dal brigadiere don Francesco Sabatini primo architetto. Questa porta ha cinque ingressi: tre arcuati uguali nel mezzo e due quadrati ai fianchi, il maggior ornamento è all'esteriore [...]. Questo maestoso ingresso è preceduto da uno stradone: introduce ad una piazza destinata per la caccia de' tori, ed infila la famosa strada d'Alcalà la più spaziosa delle strade, che taglia quasi tutto Madrid di mezzo³².

La porte exalte alors sa fonction d'entrée urbaine, représentative du prestige des pouvoirs de gouvernement et de la magnificence de la cité. Sa localisation peut se détacher du tracé des anciens remparts et, visuellement, cette fonction d'entrée urbaine associée à la porte, ou à l'arc qui l'a remplacée, d'autres éléments à

³⁰ P. Patte, *Mémoires sur les objets les plus importants de l'architecture*, Paris, 1769, p. 10.

³¹ V. Ruffo, *Saggio sull'abbellimento di cui è capace la città di Napoli*, cit. pp. 30-31.

³² F. Milizia, *Principj di architettura civile* [1785], cit., pp. 207-208.



Fig. 7 - Matteo Zampella (actif à Naples dans la seconde moitié du XIX^e siècle), Vado del Camine, Naples (CC PD-Mark 1.0).

aménager : axes routiers élargis et rectilignes, places au tracé régulier, promenades plantées, etc.³³ Une autre transformation architecturale substituée à d'anciennes portes démolies de nouvelles qui matérialisent un seuil par l'érection de deux piliers, entre lesquels peuvent aisément passer les carrosses, sans contrainte de hau-

³³ Sur les transformations de l'architecture des portes en France au XVIII^e siècle, du fait du déclin de leur rôle défensif, voir C. Lamarre, *Les portes des villes à la fin du XVIII^e siècle, crise de l'architecture et crise du symbole*, in F. Michaud-Fréjaville, N. Dauphin, J.-P. Guilhemmet (dir.), *Entrer en ville*, Rennes, 2006, pp. 61-72. L'auteur montre aussi comment « le monument se dissocie progressivement de sa seconde fonction originelle, magnifier l'entrée de ville, car cette entrée devient de plus en plus diffuse dans les agglomérations qui ne cessent de croître en dépit des interdictions de bâtir et des tentatives de discréditer les grandes villes » (p. 62).

teur. C'est cette solution que choisit par exemple l'architecte Giovanni Bompiede dans les années 1740, à l'occasion de la construction d'une nouvelle rue littorale sur le rivage oriental de Naples, la via della Marina. Une partie de l'enceinte maritime est alors abattue pour laisser la place à une ouverture monumentale, Porta reale della Marina ou Vado del Carmine (1748) (fig. 7), qui donne accès à la Piazza Mercato à la place de l'ancienne Porta della Conceria.

D'autre part, si l'on ne se limite pas à la pensée architecturale et aux grands projets d'aménagement voulus par les autorités citadines, et que l'on se tourne vers les habitants et leurs usages quotidiens, on peut observer combien certaines pratiques citadines se sont durablement fixées aux portes, qui sont à la fois des éléments de repérage dans l'espace, de qualification des lieux, et les supports d'une mémoire collective locale, voire d'un patriotisme urbain. Cet attachement des citadins à leurs portes apparaît dans toute sa vivacité dans les cas, parfois documentés, où ceux-ci s'opposent à une démolition. Par exemple, à Cravant, petite ville de l'Auxerrois, l'annonce de la destruction d'une porte, en 1775, entraîne un soulèvement populaire³⁴. Les tentatives de désencombrements des autorités se heurtent, semblablement, à la résistance des usagers ordinaires de l'espace. Ainsi, à Naples, le Corps de Ville propose en 1754 de déplacer le marché de produits alimentaires situé à l'intérieur de la Porta San Gennaro, à l'extérieur des murailles, au Largo delle Pigne, dans des boutiques et constructions réalisées aux frais de la municipalité. En effet, l'étroitesse du lieu, la foule des acheteurs et les difficultés qu'avaient les carrosses à passer par cette porte, auraient motivé des plaintes adressées à la Ville. Mais les propriétaires des maisons situées près de la porte, ainsi que les commerçants, adressent leurs recours au roi et s'opposent à la relocalisation d'un espace marchand qui fait vivre de nombreuses familles du quartier, de toutes conditions. Autour de la porte, une économie locale s'est construite et un tissu social s'est organisé, dont les équilibres se trouveraient menacés par le projet d'aménagement³⁵.

³⁴ C. Lamarre, *Les portes des villes à la fin du XVIII^e siècle, crise de l'architecture et crise du symbole*, cit., p. 63.

³⁵ Selon ces suppliques, les propriétaires des immeubles et des boutiques seraient alors « spogliati del proprio mantenimento, che vengono colle loro famiglie a ricavare dalle piggioni solite pagarsi da medesimi venditori [...] » ; de plus, « a settembre dello scorso anno il Reggio Portulano, e Deputazione insieme ridussero la presente Piazza di S. Gennaro, comodissima non men al passaggio de Cittadini, che al traffico delle carrozze » ; enfin, « grandissimo incommodo recarebbe a Cittadini l'andar a comprare i Commestibili in un luogo in tutt'i tempi dell'anno disaggiato ». Archivio di Stato di Napoli, *Camera di Santa Chiara, Bozze di consulta*, vol. 187, inc. 55 (1754) : Intorno al passaggio de' venditori de commestibili dalla Porta di S. Gennaro alla Piazza grande detta delle Pigne sotto le mura di S. Agnello.

Les usages sociaux transforment, au cours du temps, la matérialité des portes, qui constitue un gisement de ressources et de valeurs spatiales activables et exploitables de mille manières³⁶. Attachée à une fonction intermédiaire entre le dedans et le dehors, avec sa double façade, vers l'intérieur et vers l'extérieur, la porte polarise l'attention de ceux qui observent et décrivent la ville, tout comme de ceux qui y vivent, même lorsqu'à l'issue d'agrandissements ou de réaménagements, elle a perdu sa caractéristique première d'entrée de ville pour se retrouver localisée dans le tissu de la ville même. Certaines portes marquent alors des limites, des seuils, dans la ville même comme la porte Santo Spirito pour Borgo à Rome, ou la porte Settimiana au Trastevere. En outre, les portes sont parfois déplacées, relocalisées, réutilisées dans de nouveaux contextes urbains, au fil du temps, ce qui témoigne de la valeur patrimoniale qui leur est localement accordée. Dans un ouvrage paru en 1566, *Del sito et lodi della città di Napoli*, Giovanni Tarchagnota, historien et poète, prend la mesure des grandes transformations qu'a connues la ville avec le programme d'agrandissement du vice-roi Don Pedro de Toledo (1532-1553). Soucieux de conserver pour la postérité la mémoire de lieux qui s'effacent avec cette "mutation grande", c'est significativement aux portes qu'il prête sa première attention : « Ora, per gratia ditemi, chi mi sapra mostrare di qui à cento anni, dove fosse Porta Petruccia, Porta Reale, Porta di San Spirito, Porta Donnorso, e molti altri cosi fatti luoghi della città ? »³⁷. Il renseigne leur situation originelle, leur histoire, et leur relocalisation au service de la nouvelle enceinte. Ainsi,

porta Reale, che era in capo della strada di Nido presso Santa Chiara, [Pedro de Toledo] la trasferì, dove la veggiamo hora in capo della sua strada, che egli chiamò de Toledo [...] Et questa stessa porta Reale antica era già stata da Carlo II fatta, quando egli ampliò da questa parte la città.³⁸

Au cours des siècles, la porte reste un "lieu" de la ville parmi les plus notables³⁹ : une portion d'espace, distincte et isolable, et un agencement d'éléments matériels qui fixent des valeurs, qui sont identifiés par leurs particularités formelles et utilisés par les acteurs dans de multiples pratiques (défense, gestion, accueil, com-

³⁶ B. Lepetit, *Temps des formes, temps des usages*, « Le Courrier du CNRS », 81, *La Ville*, pp. 73-74.

³⁷ G. Tarchagnota, *Del sito et lodi della città di Napoli con una breve historia de gli re suoi, & delle cose più degne altrove ne' medesimi tempi avvenute*, Napoli, 1566, p. 10.

³⁸ *Ibidem*.

³⁹ E. Bentivoglio définit la porte comme « una porzione 'spaziale' limitata, ma pregnante di significati materiali e ideali, in definitiva un 'luogo' ». Cf. « Introduzione », in M. Curti, *Tra permanenze e innovazioni tipologiche. Le 'Porte di città' di Domenico Lucchi (1784) confrontato con i modelli precedenti*, Roma, 1990, p. 5 (cité par C. Canonici, *Per una storia culturale...*, cit., note 4).

merce, mendicité, fêtes et jeux, découpages territoriaux, usages du passé, etc.). Distinguées, repérées, nommées, les portes occupent une place singulière dans l'espace urbain dont elles orientent la lecture ; autour d'elles se construisent des identités spatiales à partir d'usages sociaux, de récits historiques ou mythologiques, de représentations figurées, de discours de qualification⁴⁰. Elles inscrivent une mémoire dans la culture et le paysage urbains⁴¹.

Abondamment mentionnées, décrites, dessinées, pour leur valeur topographique, monumentale, antiquaire, historique ou religieuse, les portes, lorsque leur fonction première de clôture et de défense s'est étiolée avant de disparaître tout à fait à la fin de la période moderne, ne s'en sont pas moins affirmées durablement comme des *landmarks*, que ce soit en lisière de la ville, pour en magnifier les entrées, ou au cœur du tissu urbain, en raison des extensions urbaines successives à leur construction. Éléments centraux de la représentation des villes, elles jouent également un rôle important dans la vie urbaine, en attirant des activités et des métiers spécifiques, en organisant des circulations autant que des territorialités intra et extra-urbaines. En explorant, au-delà des significations de la porte-monument, leurs appropriations matérielles, sociales et symboliques par les citadins ou des occupants temporaires (étrangers ou gens de passage), les contributions publiées dans le dossier *Portes et périphéries* invitent à poursuivre l'enquête, selon une voie tracée par Bernard Lepetit⁴², en croisant ces éléments de base de la forme urbaine, tels qu'ils se sont inscrits dans une durée pluriséculaire, et les affectations de sens dont les ont investis les sociétés, par leurs usages, leurs gestions, leurs réajustements, leurs mises en récits et en images.

⁴⁰ M. Lussault, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Paris, 2007, p. 93.

⁴¹ « Ainsi pas de lieu sans une mémoire qui, ramenant par le récit le fil de son origine pour en lever l'oubli, cible les emblèmes de son histoire, retouche les limites géographiques de son aire officielle, suggère son authenticité en évoquant sa pérennité, scande ses moments constitutifs et ses temps 'forts'. Le lieu et la mémoire en effet se nouent l'un avec l'autre comme les deux faces complémentaires d'une réalité sociale territorialisée et différenciée, généalogiquement et collectivement organisée et, de ce fait, incommensurable à tout autre », Y. Lamy, introduction au dossier *Fabrique des Lieux*, « Genèses », XI, 2000, 40, p. 2.

⁴² « [...] à partir des conditions du moment de leurs équilibres et de l'ensemble des 'valeurs dormantes' (l'expression est de Fernand Braudel) que les espaces citadins contiennent, les sociétés urbaines sont engagées, au présent, dans un processus de réaffectation et de revalorisation de leurs espaces d'hier, qui engage pour partie l'avenir des formes, des pratiques, des valeurs citadines », B. Lepetit, *La ville moderne en France. Essai d'histoire immédiate*, in J.-L. Biget, J.-C. Hervé (dir.), *Panoramas urbains. Situation de l'histoire des villes*, Paris, 1995, p. 206.